

y
2240
1787

M Œ U R S
E T C O U T U M E S
DES INDIENS DE QUITO,
PROVINCE DU PÉROU. 1787

UNIVERSIDAD

LA Province de Quito, limitrophe de Santa-fé de Bogota, & qui confine à l'Orient, au fleuve des Amazones, étoit une conquête des Incas du Pérou. L'Empire souffroit les maux de l'Anarchie, lorsque François (1) Pizarre parut dans cette contrée. Il chargea l'un de ses Lieutenans de s'emparer de ce Royaume; & les Espagnols s'y virent établis, dans la Capitale rebâtie par eux, l'an 1534. Cette Province a 200 lieues du Nord au Sud; & sa longueur d'Orient en Occident est de 600 lieues. Mais ce vaste espace n'est plus également peuplé; & les Habitans n'en font pas tous connus de leurs nouveaux Maîtres. Il en est encore d'assez barbares, d'assez stupides pour préférer leur existence sauvage, aux lumières & aux promesses qu'on donne à leurs frères dont on a opéré la conversion.

Les Auteurs Espagnols, qui écrivent sur ces Indiens,

(1) Gonzale Pizarre, l'un de ses frères, fut établi par lui Gouverneur de Quito.

BIBLIOTECA

Universidad EAFIT



100055305

3 planches

90 €

ont de la peine à concilier l'état brillant où l'on trouva le Pérou, quant aux Arts & même à la Politique, & le caractère d'imbecillité de la Nation conquise. La conduite de Pizarre & de ses successeurs, pourroit donner la solution de cette difficulté.

Un peuple, né pacifique & de Mœurs simples, qui depuis plusieurs siècles regardoit ses Rois comme ses Dieux, & dont le Soleil étoit la principale divinité, voit un jour sortir du sein de la Mer, une foule d'individus, armés du tonnerre, Affamés d'or, ivres de sang, ces Etrangers audacieux commencent par mettre la main sur la personne du Souverain, & le font descendre du Trône pour en piller les immenses richesses. La Nation est traitée en conséquence : le fer & la flamme brillent de toutes parts ; les chaînes & les fouets retentissent en tous les lieux. Le plus dur esclavage est la Loi qu'on impose, & le joug pèse sur toutes les têtes indistinctement. Tout cela est l'ouvrage de quelques jours.

Tous ceux qui s'en virent les victimes, durent regarder cette révolution comme un coup du Ciel, comme un châtement auquel il falloit se résigner, sans se permettre le murmure. D'ailleurs, le bon, le sage Huayna-Capaç, le 12^e. Incas régnant, avoit annoncé l'accomplissement d'une prédiction de Viracoça, & avoit ordonné à sa mort, pour ne point attirer de plus grands malheurs en méprisant cet Oracle, d'obéir aveuglement à l'Etranger vainqueur.

Muet d'étonnement & de crainte, on tendit les mains,

mains. Une stupeur profonde frappa tous les esprits. L'ame douce de ces Peuples, flétrie par cet événement, se comprima en elle-même, & sembla ne plus présider aux fonctions du corps. Ces Indiens devinrent, pour ainsi dire, des machines, à l'épreuve même de la violence dont on usa envers eux. Les rudes services qu'on en exigea, les durs travaux auxquels on les condamna, ils s'acquittèrent de tout, avec l'indifférence d'un mannequin qu'on fait mouvoir. Ils n'eurent plus que des intervalles de sensibilité & des lueurs de raison; & ce triste état étoit encore ce qui pouvoit leur attiver de plus heureux, sous la verge d'un Vainqueur insolent & dédaigneux, avide & cruel.

Cependant plusieurs Chefs, parmi les Habitans du Royaume de Quito, doutant qu'ils fussent nés pour la servitude, n'ayant jusqu'alors accordé que de l'obéissance, prirent les armes, & arrêtèrent un instant le Vainqueur dans sa marche triomphale. Mais le succès ne répondit pas à la justice de la cause. L'impulsion étoit donnée... Ils furent vaincus, & allèrent rejoindre quelques-uns de leurs compatriotes, réfugiés dans les deux *Cordilleres des Andes*. C'est dans ces lieux escarpés qu'il faudroit voyager & séjourner, pour prendre connoissance du véritable caractère de la Nation Péruvienne de la Province de Quito. Mais les Missionnaires n'ont pas encore pénétré jusque là, & n'en font guère tentés; ils n'y trouveroient pas des Néophites doux & faciles.

Don Antoine de Ulloa, Voyageur Espagnol, &

membre des trois premières Académies de l'Europe , Londres , Berlin & Paris , prétend que les Indiens de Quito « n'ont pas toujours la prérogative de l'instinct » naturel ; & d'un autre côté , selon lui , il n'y a pas » de gens qui ayent plus de compréhension ni de malice » plus réfléchie ».

Ce portrait n'est-il pas un peu chargé & contradictoire ? On leur reproche de ne pas penser à l'avenir. Hélas ! le présent ne leur est pas assez agréable pour chercher à le prolonger. La perspective d'un autre Monde , où on les menace de rencontrer ceux qui les tourmentent en celui-ci , ne doit pas avoir beaucoup d'attraits pour eux.

S'ils ne se montrent pas empressés à fêter les jours sanctifiés , ce n'est point en les fustigeant , qu'on leur fera aimer les exercices pieux. Ils s'en acquitteroient plus volontiers , si toutes les solemnités ressembloient à la Fête-Dieu , dans la Ville de Quito. Le Curé de chaque Paroisse choisit un certain nombre d'entr'eux pour accompagner de leurs danses , la Procession du S. Sacrement. Un mois avant le jour chomé , on les prépare par des répétitions sans nombre , au son du tambourin & de la flûte. On ne rencontre dans tous les environs , que des Indiens grotesquement habillés , & s'exerçant à pirouetter ; car c'est à quoi se réduisent ces danses. Pour y figurer , ils s'affublent d'un pourpoint fait en manière de tonnelet , avec une camifole & un jupon plus ou moins riche : sur leurs bas , ils mettent des bottines & brodequins piqués , garnis

d'un bon nombre de grelots fort gros ; ils se couvrent la tête & le visage d'un grand masque fait de rubans de diverses couleurs. Croiroit-on que ces Coriphées font là pour figurer les Anges ? Au reste , s'ils n'en ont pas les graces , ils mettent tant de bonne foi à jouer ce rôle , ils le remplissent avec tant de zèle , que loin d'être choqué du ridicule de cette caricature , on admire combien il est aisé de mener les Hommes dans les meilleures voies , en étudiant leurs goûts innocens , & en s'y prêtant... Les Missionnaires du Paraguai avoient suivi cette méthode , & s'en étoient bien trouvés...

L'Indien de Quito sort de ce Monde avec la même indifférence qu'il y reste. Il semble que s'il avoit le choix de la vie ou de la mort , il s'en remettroit au hazard pour décider. Une fois expiré , il ne dansera plus à la Fête-Dieu ; il ne s'enivrera plus avec la *Chicha* (1) ; mais aussi , il ne servira plus l'Etranger , & ne tendra plus le dos au fouet d'un Maître.

C'est en buvant qu'ils se consolent du trepas de leurs parens & amis , ainsi que d'autres peines attachées à leur existence précaire. La seule ressource des infortunés est de perdre la raison. La raison n'est bonne à cultiver que par les gens heureux. De quoi peut-elle servir à ceux qui souffrent , & qui n'ont d'autre palliatif à leurs maux , que l'oubli de ces maux. Rien donc de plus gai que le deuil des Indiens. Ils sont sensibles pourtant , &

(1) Boisson fermentée , sorte de Biere de maïs , mâchée par de vieilles Femmes.

des larmes abondantes coulent facilement de leurs yeux ; mais elles tarissent de même. La première mesure de *Chicha* vidée en l'honneur du défunt , change l'expression de leur douleur ; placés sur le seuil de leurs habitations , ils appellent le passant , & l'invitent à partager leurs chagrins dans la même cruche. Plus on a vidé de brocs , mieux on a honoré le mort. C'étoit un homme de bien que *Tel* ou *Tel* , (se disent-ils) ; car jamais on n'a tant bu qu'à son enterrement.

¶ Au reste , l'ivresse est le seul excès qu'ils se permettent. Le jeu & la bonne - chair ne les tentent pas. Ils mourroient de faim plutôt que de manger la poule élevée sous leurs toits. Ils sont très-attachés à leur animaux domestiques , sur-tout à leurs chiens , qui en effet , sont d'une fidélité à toute épreuve. Nous citerons à ce sujet une remarque curieuse faite par *Ulloa*.

Les chiens élevés par les Espagnols ou par des (1) *Métifs* ont une haine si furieuse contre les Indiens , que si quelqu'un de cette Nation entre dans une maison où il ne soit pas particulièrement connu , ils s'élancent dessus à l'instant & le déchirent , à moins qu'il n'y ait quelqu'un pour les contenir. D'un autre côté , les chiens élevés par les Indiens , ont la même haine contre les Espagnols & les *Métifs* , qu'ils sentent d'aussi loin que les Indiens eux-mêmes sont apperçus par l'odorat de ceux élevés par les Espagnols.

(1) *Métifs* ou *Métices* , individus issus d'Espagnols &

Le Mariage chez les Indiens de Quito devoit être un nœud plus difficile à rompre que par-tout ailleurs, puisqu'ils font dans l'usage d'en éprouver préalablement la force, par la cohabitation des deux Conjoints pendant plusieurs mois. Peu de liens résistent à cette épreuve. Mais la Fiancée ne s'en trouve que mieux dans le cas de rencontrer un autre parti ; car dans ce pays, on n'accorde de mérite à une Femme, qu'en proportion des heureux qu'elle a faits. Peut-être que la paresse native des Indiens influe pour quelque chose sur cette manière de voir. L'Hymenée, moins ardent que l'Amour, cède volontiers à celui-ci, l'honneur des prémices qui ne sont pas toujours des roses sans épines. Il résulte de là, peu de délicatesse dans les liaisons du cœur, & aussi, peu de tracasseries dans l'intérieur des ménages. Le despotisme marital y est absolument inconnu. On se prend, on se quitte, ou l'on se cède à l'amiable. La Femme délaissée va se jeter dans les bras de l'Époux trompé, & personne n'a de reproche à faire ou à craindre. La population souffre un peu de ces unions vagues ; mais il y aura toujours assez d'esclaves. La Nature, en disant aux Hommes : *croissez & multipliez !* les supposoit tous libres, heureux & bons.

Les Indiens ont la peau rougeâtre & d'une couleur assez semblable à celle du cuivre. Quoiqu'à demi nus, ils sont contents, comme le Roi le plus somptueux dans ses habillemens : & non seulement ils n'envient jamais les habits meilleurs que le hazard offre à leurs

yeux ; mais même ils n'ambitionnent pas d'allonger un peu celui qu'ils portent, quelque court qu'il soit. Ce sont les Femmes qui filent & qui font les chemisettes & les caleçons, unique vêtement des Maris. Dans leurs Fabriques de tapis, de rideaux, de couvertures de lit & autres semblables étoffes, toute leur industrie consiste à prendre chaque fil l'un après l'autre, à les compter chaque fois & à y faire passer la trame. De sorte que pour fabriquer une pièce de quelque une de ces étoffes, ils employent jusqu'à deux ans ou même davantage.

Les Habitans de Quito s'habillent peu différemment de la manière d'Espagne ; les Hommes moins encore que les Femmes. Ceux-là portent sous la cape, une casaque sans plis, qui leur descend jusqu'aux genoux, les manches sans paremens, ouvertes par les côtés ; sur toutes les coutures du corps & des manches, il y a des boutonnières & deux rangs de boutons pour ornement. A cela près, les gens de qualité sont vêtus magnifiquement d'étoffes d'or ou d'argent, de drap fin, & de tout ce qu'il y a de plus beau en étoffes de laine & de soie.

L'habillement des Métifs est tout bleu, & de drap du pays ; & quoique les Espagnols de bas étage tâchent de se distinguer de ces gens-là, soit par la couleur, soit par la qualité du drap, il y a en général peu de différence à cet égard, entre les uns & les autres.

S'il y a un habillement singulier à force d'être chétif & pauvre, c'est celui des Indiens ; car premièrement,

ils ont depuis la ceinture jusqu'au milieu de la jambe, une manière de chausse ou de caleçon de toile blanche de coton, fabriquée dans le pays, quelquefois aussi de toile d'Europe. La partie inférieure de ce caleçon qui va le long de la jambe, est ouverte & garnie tout-around d'une dentelle proportionnée à la grossièreté de la toile. La plûpart ne portent point de chemise, & se couvrent le corps d'une chemisette de coton, tissue pour cet usage. Cette chemisette a la forme d'un sac, au fond duquel il y a trois trous, l'un au milieu, les deux autres à chaque côté; le premier sert à passer la tête, & les autres deux à passer les bras, qui restent nuds; le corps est couvert par la chemisette jusqu'aux genoux. Par-dessus, ils portent une espèce de manteau de serge, au milieu duquel est un trou pour passer la tête, sur laquelle ils mettent un chapeau fabriqué dans le pays: & voilà leur plus pompeux équipage, qu'ils ne quittent pas même pour dormir, étendus ou acroupionnés sur une ou plusieurs peaux de mouton. Jamais ils ne changent de mode; jamais ils n'ajoutent rien à leur habillement ordinaire; jamais ils ne se couvrent les jambes & ne portent de souliers; & cependant ils vont également dans les lieux froids & dans les lieux chauds.

Les Indiens un peu plus à leur aise, tels que les Barbiers & ceux qui saignent, se distinguent un peu des autres, en ce que leurs caleçons sont de toile plus fine; ils portent des chemises, mais sans manches. Autour du col de la chemisette est attachée une den-

telle d'environ quatre doigts de large , laquelle forme une espèce de fraise , en se rabattant sur la chemifette noire , tant devant l'estomach que sur les épaules : ils portent des souliers à boucles d'or ou d'argent , mais ils ne mettent point de bas sur leurs jambes. Ils ont la cape à l'Espagnole , que plusieurs font faire de fin drap & galonner d'or ou d'argent sur tous les bords.

L'habillement des Dames consiste en une juppe , telle qu'on en porte à Quayaquil (1). Sur le corps elles mettent une chemise qui ne descend que jusqu'à la ceinture , quelquefois un pourpoint orné de dentelles & sans agraphe , avec une manteline de bayete qui leur ferme tout le haut du corps , & qui consiste en une aulne & demie de cette étoffe , dans laquelle elles s'enveloppent sans autre façon , & telle qu'elle est coupée de la pièce. Elles employent beaucoup de dentelles dans leur ajustement , & garnissent le tout d'étoffes riches & précieuses. Elles portent leurs cheveux entrelacés dont elles forment une espèce de bourrelet , croisant les tresses l'une sur l'autre près du chignon ; ensuite , elles se ceignent deux fois la tête d'un ruban qu'elle nouent près de la tempe du côté où les deux bouts se rencontrent. Ce ruban est souvent garni de diamans & de fleurs qui produisent un fort joli effet. Quelquefois , pour aller à l'Eglise , elles prennent la mante & une jupe ronde ; mais le plus souvent elles y vont en manteline.

(1) La seconde des Villes bâties au Pérou par les Espagnols , vers l'an 1533.

Les Femmes métives ne sont distinguées des autres d'une caste plus riche & plus relevée, que par la qualité des étoffes.

Les Naturelles du pays ou Indiennes ont deux sortes d'habillemens, qui ne demandent pas plus d'apprêt que ceux des Hommes. Les jeunes sont vêtues d'une espèce de jupes fort courtes & d'une manteline, tout de bayete du pays. D'autres ont, pour toute parure, un sac de la même forme & de la même étoffe que les chemisettes des Indiens; elles les arrêtent sur l'épaule avec une grosse épingle. Par-dessus le sac qui descend jusqu'aux jambes, elles se passent une ceinture autour du corps; & au lieu de manteline, elles portent sur le col un lambeau de la même étoffe & noir.

Les Caciquesses, c'est-à-dire, les Femmes de Cacique ou principaux Indiens revêtus de quelque autorité, tels que les Alcaldes, Mayores, Gouverneurs, mettent plus d'apprêt dans leur costume. Leur jupon de bayete est garni de rubans tout autour. Par-dessus, elles portent une robe noire qui leur descend depuis le chignon jusqu'en bas. Elle est ouverte par un côté, plissée du haut en bas, & ceinte avec un cordon au-dessus des hanches, de manière cependant qu'elle ne croise pas. Elles se couvrent la tête d'un linge blanc, plié en divers doubles, dont le bout pend par derrière. Elles s'en servent pour ornemens & aussi contre le Soleil; mais ce qui les distingue le plus, c'est qu'elles portent des souliers. Cet habillement, ainsi que celui des autres Indiens & Indiennes, est le même qu'ils avoient coutume de porter du temps de

leurs Incas. Celui-la étoit particulier aux gens de distinction, & celui-ci étoit propre aux personnes du commun. Les Caciques ne sont pas habillés aujourd'hui autrement que les Métifs ; ils portent la cape, le chapeau & des souliers. C'est là leurs seules marques distinctives. Le Costume est tout ce qui leur reste de leur gloire passée.

Les Indiens ont la tête bien fournie de cheveux ; ils ne les coupent jamais ; ils aiment à les laisser flottans, sans jamais les assujettir, pas même pendant leur sommeil.

Les Femmes enveloppent leurs cheveux dans un ruban, rejetant sur le front ceux qu'elles ont depuis le milieu de la tête en avant, & les coupant à la hauteur des sourcils depuis une oreille jusqu'à l'autre. Ils tiennent beaucoup à leurs (1) cheveux. Et la plus grande peine afflictive qu'un Maître puisse infliger à ses esclaves est de les faire raser.

Pour se distinguer des Indiens, les Métifs se coupent tout-à-fait les cheveux : les Femmes de la même race n'imitent pas cet exemple. Les Indiens n'ont point de barbe.

En général, les Indiens qui ne sont pas nés dans quelques Villes ou grandes Bourgades, ne parlent point d'autre langue que la leur propre, laquelle fut établie & répandue par les Incas dans toute l'étendue de leur vaste domina-

(1) Presque tous les Peuples ont pensé de même ; nos Ancêtres sur-tout, & aujourd'hui encore, les Russes. Les révolutions de cette partie essentielle du Costume, ne seroient point indignes de l'examen du sage.

UNIVERSIDAD
EAFIT[®]

Sala de Patrimonio Documental



Indienne de quito

UNIVERSIDAD
EAFIT®

Sala de Patrimonio Documental



Paisanne Déquito

UNIVERSIDAD
EAFIT®

Sala de Patrimonio Documental



Peasant Dequito